

**GEORGES PEREC, *VIAȚA MOD DE ÎNTREBUINȚARE*,
TRADUCERE DE MIRCEA ARDELEANU, EDITURA UNIVERS
2024, 864p.**

Raluca-Nicoleta BALAȚCHI

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie
raluca.balatchi@usm.ro

La parution, cette année, de la version roumaine du chef-d'œuvre de Georges Perec, *La vie mode d'emploi/ Viața mod de întrebuințare*, Univers, sous la signature de Mircea Ardeleanu, traducteur et professeur des universités, peut être considérée comme un véritable événement. Roman foisonnant, le livre impressionne autant par sa structure que par sa forme, le texte se plaçant sous le signe de la complexité et de l'inédit, que ce soit du point de vue de sa genèse, architecture, longueur ou réception¹ ; il est, par voie de conséquence, un véritable défi pour tout traducteur et éditeur, et c'est ici que réside probablement la principale raison pour laquelle aucune traduction roumaine n'a vu le jour depuis la parution de l'original, en 1978.

C'est donc seulement après plus de quarante ans que ce vide est comblé², grâce au travail du traducteur Mircea Ardeleanu, qui, de sa position de chercheur et spécialiste de Georges Perec³ met tout son savoir et talent dans cette gigantesque entreprise de recreation, en langue roumaine, du célèbre texte de cet auteur emblématique du XX^e siècle.

Même si l'histoire de la traduction de l'œuvre de Georges Perec en Roumanie commence en 1967, avec la traduction de Livia Stroescu du livre *Les Choses*, c'est à un rythme discontinu que le lecteur roumain a accès dans sa langue à cet écrivain original⁴ ; en plus, il n'a pas bénéficié d'une « série d'auteur », d'un

¹ Rappelons par exemple que Perec est devenu un véritable mythe, si l'on se rapporte à son influence non pas seulement en littérature mais également en sciences sociales.

² Ce sont, cependant, des voix dispersées, qui, se faisant entendre irrégulièrement, selon les aléas des décisions éditoriales, ne permettent pas au lecteur roumain une approche unitaire de l'œuvre de Georges Perec, comme il se passe dans d'autres cultures d'arrivée. Précisons, à titre d'exemple, et en tant que repère de comparaison, que le roman de Perec a été traduit en anglais depuis 1987 (*Life A User's Manual*), par David Bellos, une personnalité du monde littéraire et un théoricien de la traduction, qui a signé la traduction en anglais de la plupart de ses œuvres et a également rédigé sa biographie (*Georges Perec, une vie dans les mots*, 1994). Des traductions de ce roman existent depuis les années 80 en bulgare, allemand, portugais, espagnol, et même en japonais (1992), tel que le montrent les données statistiques de l'Index Translationum.

³ Le traducteur soutient une thèse de doctorat sur Georges Perec en 2003.

⁴ Et polyvalent, car sa principale facette de romancier est complétée par celles de dramaturge, poète, cinéaste et également traducteur (il signe des traductions d'un autre écrivain qui se réclame de l'Oulipo, Harry Mathews).

programme de traductions soutenu, ses livres paraissant de manière irrégulière, chez différents éditeurs. Pourtant, les versions roumaines sont assurées par des traducteurs de talent, dont certains sont à leur tour écrivains⁵. Tout comme, d'ailleurs, nombre d'autres « oulipiens » : Raymond Queneau, Michel Butor, Italo Calvino, bien connus par le public roumain.

Dans sa version roumaine, ce roman dédié à la mémoire de Raymond Queneau, et pour lequel l'auteur déclare avoir puisé les personnages autant dans la vie réelle, parmi ses amis, que dans la littérature, se propose à la lecture d'une manière parfaitement analogue à celle de l'original ; le traducteur réussit à surprendre et reverbaler de manière appropriée – sans exclure la créativité – tous les niveaux du texte ; côté lexical, morpho-discursif, stylistique et surtout registre de langue, la plume du traducteur est toujours à l'affût des multiples particularités du texte de départ, tout en respectant le principe de l'« éthicité » dont parlait Antoine Berman, et en orientant sa traduction vers le lecteur de la langue cible. Entreprise particulièrement difficile car, le long de ses environ huit cents pages, le traducteur doit être prêt et bien muni pour répondre y compris à des lexiques de spécialité d'une variété ahurissante de domaines, à des textes anciens, à des structures qui font transparaître le côté expérimental de ce gigantesque projet romanesque ; un traducteur qui doit avoir non pas seulement le talent de la recreation du discours littéraire, mais l'attention au détail du traducteur du texte juridique, technique etc., la créativité des poètes et le rythme des romans policiers. Paul Ricoeur soulignait dans l'un de ses célèbres essais sur la traduction que la tâche du traducteur n'est pas d'aller du mot vers la phrase et par la suite vers le texte mais au contraire, en s'imprégnant des vastes lectures de l'esprit d'une culture, le traducteur descend du texte vers la phrase et de la phrase vers le mot. Affirmation d'une valabilité bien évidente dans le cas de la traduction dont nous nous occupons, où la notion même d'*unité de traduction* devient problématique.

Le titre *Viața, mod de întrebuințare*, par le transfert par équivalence de l'expression figée *mode d'emploi* est sans doute la solution la plus pertinente dans le contexte ; à signaler aussi le soin des éditeurs et du traducteur de préserver fidèlement le pluriel qui accompagne ce titre en français *des romans/ romane*, en tant que premier indice d'un livre « pluriel », ou bien d'un roman qui fait « implosion ».

Le traducteur accompagne le lecteur de la langue cible à tous les niveaux du texte ; un riche paratexte du traducteur inaugure et clôt cette inédite expérience de lecture, le discours préfaciel tout comme les très riches notes de la fin du texte permettant au critique de la traduction de tracer ce qu'Antoine Berman appelle le profil du traducteur ; car derrière la traduction comme produit on devine le sinueux processus du traduire qui signifie exégèse, documentation, discipline de travail et lecture de spécialité. On entre dans l'univers de ce livre-monde ayant pour guide un traducteur chevronné, qui sait suivre en tous points l'exhortation

⁵ Une approche critique des stratégies de traduction des textes de l'Oulipo, serait, de notre point de vue, bien intéressante.

de l'exergue du roman, qui est celle de *regarder* ; c'est un traducteur également actif qui fait entendre sa voix dans et au-delà du texte traduit, qui est conscient des difficultés extrêmes que traduire suppose dans le cas de Georges Perec en général et dans le cas bien particulier de ce roman.

La préface du traducteur, qui couvre une trentaine de pages, retrace brièvement l'histoire des traductions en langue roumaine des autres œuvres de Georges Perec, y compris de ses poèmes ; le traducteur fait remarquer les disparités temporelles, puisque ce n'est que *Les Choses* qui est traduit dans un laps de temps assez bref (deux ans après l'original, grâce à la traductrice Livia Stroescu) ; les autres œuvres devront attendre plusieurs décennies et seront signées par différents traducteurs (Nicolae Balotă, Șerban Foartă, mais également Mircea Ardeleanu, qui signe également d'autres textes de Perec en roumain). Grâce à sa structure parfaitement équilibrée, la préface fournit des éléments autant sur la biographie et l'œuvre de Georges Perec, avec un accent particulier sur sa contribution à Oulipo, que sur le roman qui fait l'objet de la lecture ; se plaçant à tour de rôle dans la position de l'exégète et du traducteur, Mircea Ardeleanu explique ses choix de traduction et fait ainsi dévoiler le « projet de traduction », pour reprendre une autre expression chère à Antoine Berman. La préface est ainsi l'occasion (ou l'obligation ?) pour le traducteur d'exposer son travail, d'explicitier ses solutions et de fournir même certains éléments théoriques ; c'est un élément paratextuel transformé dans un laboratoire de la traduction et dans une chronique du traduire, comme pour justifier ce que Irina Mavrodin appelle « la démarche inductive-déductive » que représente la traduction, une pratico-théorie (page 27, on affirme que le texte de Georges Perec oblige le traducteur à se poser une série d'interrogations, de problèmes théoriques et pratiques tout comme de défis ; page 32, le traducteur opte explicitement pour des solutions de traduction souples, qui n'obéissent pas de manière absolue à une quelconque théorie, mais savent se nuancer selon le contexte ; la problématique de l'intraduisible est elle aussi nettement tranchée, le traducteur (dé)montrant que certaines unités emblématiques du texte de départ peuvent être transférées telles quelles dans le texte d'arrivée). A partir des éditions originales consultées, jusqu'aux textes critiques et les nombreuses versions de ce roman dans d'autres langues cible, toutes les étapes du travail du traducteur semblent rigoureusement parcourues, étant marquées par un effort constant de *regarder* le détail en vue de l'ensemble, mais également de *respecter strictement* le texte de départ ; deux éditions originales sont consultées ; les difficultés de traduction sont expliquées par rapport non pas seulement à l'original, mais également à des versions dans d'autres langues cible, avec une discussion des conséquences de traduction pour certaines unités considérées comme problématiques.

Un nombre impressionnant de notes du traducteur (de type encyclopédique mais aussi explicatif) – qui s'étendent sur une centaine de pages – sont rédigées pour chacune des six parties du roman, mais également pour la préface du traducteur, le préambule et même l'épilogue ; elles accompagnent le lecteur dans

sa découverte de Georges Perec et de l'univers *des* romans de ce véritable livre-monde, pour lequel le traducteur a su trouver *l'équilibre* sans faire de compromis majeur.

Cette stratégie du juste milieu est parfaitement valable lorsqu'on regarde les solutions fournies pour les passages qui sont écrits sous une contrainte formelle ou encore dans le cas des fragments où l'on assiste à de véritables explosions de styles, registres mais également de manières de classer, d'observer, d'énumérer ; dans toutes ces situations, le traducteur réussit, car il décrypte le texte en tant que lecteur avisé, à éviter les neutralisations, aplatissements, ou même homogénéisations, autant de tendances déformantes, pour citer encore une fois Antoine Berman; en ceci, il permet et préserve les lectures multiples (dans le sens d'Irina Mavrodin) du texte perecquien, une lecture de surface, « naïve », tout comme une lecture de profondeur, où les contraintes formelles deviennent partie intégrante de la poétique romanesque.

Dans la toute première phrase de sa monographie sur la critique des traductions, Lance Hewson affirme que *toute traduction est un paradoxe*. Quelques décennies plus tôt, Paul Ricoeur parlait du *miracle* que représente la traduction, et du caractère emblématique des traductions des grands textes du monde. Car la traduction, loin de se réduire à la production des échanges, est à l'origine des équivalences d'un type bien surprenant, des équivalences qui ne se superposent ni se confondent avec l'original ; c'est le phénomène de l'équivalence sans l'identité. Le livre de Georges Perec dans sa version roumaine justifie pleinement ces affirmations – le roman, tout comme la vie de cet auteur se trouvant sous le signe du puzzle – car il fonctionne effectivement comme l'équivalent d'un original qui a toutes les caractéristiques d'un texte « intraduisible », ou qui résiste dans bien des points à la traduction, sans être la copie fidèle de celui-ci. A la lumière de la traduction que nous venons de présenter, elle est aussi un véritable exploit, et c'est sous le signe de la réussite que le chemin du foisonnant original de Georges Perec vers le lecteur roumain se réalise ; aussi l'invitons-nous à le lire et le relire dans *sa* langue, en prêtant une oreille suffisamment attentive à cette autre voix de l'auteur qui est le traducteur.

La version roumaine de la *Vie mode d'emploi*, chaînon important dans la série des traductions de Perec vers des langues aussi diverses que le bulgare, l'anglais, l'allemand ou le japonais, est, selon nous, une remarquable preuve que la frontière de l'intraduisible peut être franchie, et que, sous la plume du bon traducteur, chaque langue cible peut alimenter, tout en gardant les contraintes, l'ouvrage de littérature potentielle.

Bibliographie

- Berman, Antoine (1999) : *Pour une critique des traductions: John Donne*, Gallimard, Paris.
- Hewson, Lance (2011): *An Approach to Translation Criticism*, John Benjamins, Amsterdam.

Index Translationum, www.unesco.org/xtrans

Mavrodin, Irina (2006): *Despre traducere. Literal și în toate sensurile*, Scrisul românesc, Craiova.

Oséki-Dépré, Inês (1999) : *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris.

Ricoeur, Paul (2004) : *Sur la traduction*, Bayard, Paris.

www.ouliipo.net